

INTRODUCTION

Commençons par le plus difficile, qui a les apparences du simple, dans l'un des textes de Kant les mieux connus :

« Depuis les essais de Locke et de Leibniz, ou plutôt depuis l'origine de la métaphysique, aussi loin que remonte son histoire, il ne s'est produit aucun événement qui ait pu être plus décisif à l'égard du destin de cette science que l'attaque portée contre elle par David Hume. Il n'apporta aucune lumière en cette sorte de connaissance, mais il fit néanmoins jaillir une étincelle qui aurait bien permis de faire de la lumière, si elle avait atteint une mèche appropriée, dont la combustion ait été soigneusement entretenue et augmentée.

Hume partit principalement d'un concept unique, mais important, de la métaphysique, à savoir celui de l'enchaînement de la cause et de l'effet (et donc aussi des concepts qui en suivent, de force et d'action, *etc.*), et il somma la raison (...) de s'expliquer sur ce point : de quel droit pense-t-elle qu'une chose puisse être ainsi constituée qu'une fois posée une autre chose doive nécessairement par là être posée ? Car c'est ce que dit le concept de cause (...).

Mais le destin, de tout temps défavorable à la métaphysique, voulut qu'il ne fût compris de personne. On ne peut voir sans en éprouver quelque peine, comment ses adversaires, Reid, Oswald, Beattie et enfin aussi Priestley, manquèrent si complètement le point de son problème, et comment (...) ils méconnurent tellement son invite à s'amender que tout resta en l'état ancien, comme s'il ne s'était rien passé (...).

Je l'avoue franchement : ce fut l'avertissement de David Hume, qui, voilà plusieurs années, interrompit d'abord mon sommeil dogmatique et donna à mes recherches dans le champ de la philosophie spéculative une tout autre direction (...). »¹

Pourquoi donc les grands philosophes nous laissent-ils de telles confidences sur l'histoire de leurs idées ? Pourquoi n'abandonnent-ils pas aux historiens de la philosophie le soin d'interpréter la formation de leur pensée, et de la situer dans l'histoire de son temps ? Ce texte célèbre invite à poser une aussi impertinente question.

Car dans ces quelques pages de la Préface des *Prolegomènes à toute métaphysique future* (1783), qui sont le point de départ obligé de toute étude sur la formation du système critique, Kant indique que la question de la causalité a joué un rôle fondamental dans la formation de ses idées, ce que nous ne songeons pas à contester, mais il place le lecteur sur plusieurs fausses pistes — sans aucune intention de nuire il est vrai, mais avec ce souci de

1. *Proleg.*, Ak4:257-261. — Le système des références est expliqué au début de la Bibliographie.

simplification qui entraîne inmanquablement chez Kant les plus désastreuses conséquences.

Les *Prolégomènes* sont destinés à défendre la *Critique de la raison pure*, publiée deux ans plus tôt, en 1781, et cette défense du système critique s'est engagée dans un contexte de polémiques qui interdit à tous de concentrer la réflexion sur la nature véritable de la nouvelle façon de penser appelée philosophie transcendantale¹. Nous aimerions montrer que l'idée de philosophie transcendantale est une position philosophique *claire* mais *complexe*, en son principe². En conséquence, dans un tel domaine, les effets pervers d'une volonté (bonne) de simplification sont particulièrement sensibles, en ceci que tout ce qui est gagné en simplification de l'exposé est perdu en clarté et précision de la pensée. Pour cette raison, on en vient à discuter, sans espoir d'aboutir, des problèmes insuffisamment définis, et qui ont perdu toute la profondeur par laquelle ils sont, dans la pensée kantienne, de grands problèmes métaphysiques.

La fable kantienne du sommeil dogmatique, du réveil par Hume, de la flamme naissante mal entretenue par les philosophes écossais du *sens commun* (Reid, Oswald, Beattie), est *une fiction simplificatrice* envers laquelle l'historien de la philosophie doit faire preuve de la plus grande prudence, c'est-à-dire de la plus grande incrédulité.

Il faut pour se désabuser suivre tout d'abord les pistes sur lesquelles ce texte célèbre nous engage, étudier la formation du problème de la causalité au XVIII^e siècle, particulièrement en Allemagne, et rechercher avec méthode les sources d'information *réelles* de Kant, tout au long de l'évolution de sa pensée, jusqu'en 1781, ce qui conduit à rechercher la logique interne de cette évolution. Ce faisant, de nouvelles voies d'interprétation s'ouvrent, et l'on voit se recomposer peu à peu l'univers culturel dans lequel pensait Kant. Dans ce monde bien structuré, mais que nous connaissons encore trop mal, se mettent en place peu à peu les manuels des disciples de Wolff, les œuvres de Crusius et d'Euler, les revues de Göttingen et de Leipzig, et tant d'autres textes, profonds ou superficiels, qui ont effectivement fourni à Kant les matériaux de sa pensée. Il est des auteurs que Kant connaît parfaitement et que nous connaissons bien mal : Crusius, Baumgarten, Tetens, et bien d'autres. Mais il y a au rebours des auteurs que nous connaissons bien (Descartes, Leibniz, Hume) et que Kant n'a longtemps connus que partiellement, indirectement, et certainement pas dans les belles éditions complètes dont nous disposons aujourd'hui. Négliger ces faits ne simplifie qu'en apparence l'accès à la pensée de Kant.

Il ne s'agit pas d'argumenter contre l'influence de Hume, mais de rappeler que *la question de la causalité* est la question qui décide de l'avenir de la métaphysique *dans la philosophie allemande elle-même*, et en grande partie *indépendamment* du « problème de Hume ». Il y a une histoire spécifiquement allemande, c'est-à-dire wolffienne, du problème métaphysique de la causalité,

1. Sur la genèse des *Prolégomènes*, voir ERDMANN, *Prolegomena*, Einleitung ; DE VLEESCHAUWER, *Déduction*, 2, p. 419 sq.

2. On se souviendra que *complexe* ne signifie pas *compliqué*, mais le contraire : un haut niveau de différenciation et un haut niveau d'intégration.

et Kant connaît fort bien cet univers de pensée *post-wolffien*, que nous connaissons mal. D'une manière plus générale, Kant entretient avec Hume, et avec les auteurs de langue anglaise, un rapport beaucoup moins direct qu'on ne le pense habituellement. La critique de la relation causale nous renvoie immédiatement, aujourd'hui, au *Treatise of human nature* de Hume, mais nous allons essayer de montrer que tel n'est pas le cas pour Kant. On a toute raison de penser, en effet, que Kant ne lisait pas l'anglais, et le *Treatise* n'a été traduit en allemand qu'en 1791 (voir 3.1.3), c'est-à-dire bien après la publication de la *Critique de la raison pure* de Kant (1781). L'étude systématique de tous les textes kantien en notre possession confirme, nous allons le voir, que Kant n'a pas connu le *Treatise* de Hume avant 1781. Comment connaît-il, et depuis quand, l'autre texte important de Hume, l'*Enquiry concerning human understanding* ? Qu'y a-t-il réellement lu ? Les écrits de Hume ont-ils exercé une influence effective sur les publications précritiques de Kant ? Peut-on en suivre la trace dans les nombreux manuscrits kantien non publiés que nous possédons ? Même s'il ne lisait pas lui-même l'anglais, Kant a pu recevoir des informations sur l'empirisme anglais par de nombreux intermédiaires : des traductions, en allemand ou en français, très souvent commentées par des wolffiens, des articles très informés des publications britanniques, ou des contacts personnels, car Kant vivait entouré de Britanniques et d'anglicistes. Mais par-delà ce problème de la transmission *matérielle* des idées de Hume, l'étude chronologique de tous les textes en notre possession impose une réinterprétation totale du rôle joué par le ci-devant « problème de Hume » dans la formation de la pensée kantienne, et dans cette réinterprétation la métaphysique des post-wolffiens, et la métaphysique précritique de Kant lui-même, occupent une place centrale. Le « problème de Hume » doit être réinséré dans la *question de la causalité*, qui couvre un large domaine au XVIII^e siècle.

En désignant aussi clairement le « problème de Hume »¹ comme le point de départ du processus de formation du système critique, Kant ne songe pas à tromper son lecteur, mais il lui adresse, ce qui est une figure du discours et, à ses yeux, un artifice pédagogique légitime, une fausse confiance.

Cependant, la fable du sommeil dogmatique a une morale, qui est la seule chose vraiment importante : seule la *Critique de la raison pure* peut résoudre la *crise de la métaphysique*, crise dans laquelle la *question de la causalité* joue un rôle essentiel.

Hume apporta, accordons-le, l'étincelle, mais il faut encore un combustible, et tout un dispositif bien agencé, pour que d'une étincelle jaillisse une lumière durable. Le sujet qui est véritablement en question dans la Préface des *Prolégomènes* est la *crise de la métaphysique allemande*. C'est dans ce contexte que la question de la causalité est si préoccupante, parce que les

1. En réalité, aucun autre texte important de Kant ne mentionne Reid, Oswald, Beattie ou Priestley et le « problème de Hume » est, en tant que tel, beaucoup moins présent, et surtout beaucoup moins déterminant, que ces pages célèbres des *Prolégomènes* ne le laissent attendre. — Priestley intervient dans les écrits kantien pour son œuvre scientifique et théologique, mais pas dans le contexte de la critique des trois philosophes écossais du *sens commun*. Voir 3.1.3. 3.5.1.